



HAL
open science

Ecouter l'autre dit “ exclu ”. Une analyse de discours d'entretiens auprès de personnes “ sans domicile fixe ”.

Frederic Pugniere-Saavedra

► To cite this version:

Frederic Pugniere-Saavedra. Ecouter l'autre dit “ exclu ”. Une analyse de discours d'entretiens auprès de personnes “ sans domicile fixe ”.. 2016. hal-03961627

HAL Id: hal-03961627

<https://hal.science/hal-03961627v1>

Submitted on 29 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emilie NEE et **Frédéric PUGNIERE-SAAVEDRA** sont maîtres de conférences en sciences du langage respectivement à l'université Paris-Est Créteil-Val de Marne et à l'université Bretagne Sud (France).

Fernando HARTMANN est maître de conférences en psychanalyse à l'université Fédérale du Rio Grande (Brésil).

Ecouter l'autre dit « exclu ». Une analyse de discours d'entretiens auprès de personnes « sans domicile fixe ».

Nous proposons dans cet article une analyse de discours d'entretiens avec des personnes touchées par une très grande précarité, qui se retrouvent à un moment donné *sans domicile fixe* pour reprendre – momentanément – une désignation administrative que l'on retrouve dans l'espace social et les médias.

Chercheurs de pays – France et Brésil – et de formations différentes (linguistique, analyse de discours « à la française » et psychanalyse), nous analysons le corpus d'entretiens en essayant de faire émerger des énonciations singulières et de déconstruire énoncés circulants et représentations des « dominants », lesquels peuvent constituer une doxa clivante et stigmatisante.

Confrontés à de nombreuses difficultés dans cette recherche – difficulté théoriques, méthodologiques mais aussi et surtout difficulté humaine, psychologique, éthique à s'entretenir « avec » et à écouter un « autre » que soi que l'on se représente d'emblée comme « exclu » –, nous souhaitons aussi proposer une approche introspective et réflexive du chercheur sur lui-même avec ses propres représentations normées et parfois inconscientes, son propre imaginaire, son importante distance avec les interactants, lesquelles rendent difficile non seulement l'écoute de l'autre et, de fait, la co-construction d'un discours « avec l'autre ».

1. La difficile rencontre de l'autre dit « exclu »

Avant d'entrer dans le corpus d'entretiens, nous éprouvons ici le besoin de revenir sur la genèse de cette recherche et sur le terrain défini, en indiquant les principales difficultés rencontrées.

1.1. Interrogations théoriques et méthodologiques

Notre recherche s'était initialement donnée pour objectif d'accorder une large place aux paroles et aux énoncés de ceux que l'on catégorise comme « exclus » et que les médias et la doxa, après les administrations, désignent communément comme « SDF ». Ce projet est né d'une préoccupation personnelle sur l'expérience de la précarité – expérience vécue par l'un d'entre nous au moment même de la construction du projet – et d'une curiosité scientifique pour des terres encore peu investies par l'analyse de discours telle que nous la connaissons et la pratiquions.

Nous nous sommes alors trouvés confrontés à une insécurité à la fois méthodologique et théorique ainsi qu'à un souci de légitimité, tandis que l'analyse de discours française (ADF, désormais), dans sa vocation critique ou didactique, s'est plus souvent intéressée aux discours institutionnels – au sens de « discours "autorisés" dans un milieu donné » (Oger et Yaniv 2003) – et à des genres « institués » de discours (Maingueneau 2004) – discours politiques, médiatiques, institutionnels, littéraires, syndicaux – qu'au discours de groupes sociaux ou de personnes ayant la même position sociale ou vivant la même situation sociale à un moment donné. Elle s'est aussi plus rarement penchée sur le corpus d'entretiens menés par le chercheur lui-même (entretiens semi-directifs, entretiens ouverts, récits de vie...).

On relève néanmoins récemment plusieurs démarches où se croisent et se complètent approches sociolinguistiques et approches discursives avec des concepts et catégories empruntés à l'ADF. Parmi elles, nous en citerons trois qui nous ont inspirés : l'analyse que propose Jacques Guilhaumou (2004) des récits de vie de personnes dites "exclus", intégrant les notions de *trajet* et d'*événement discursif*, les travaux de Sonia Branca-Rosoff sur le *Corpus de Français Parlé Parisien (CFPP2000)* qui font intervenir sur l'analyse d'entretien semi-directifs des notions énonciatives ou argumentatives telles que le discours autre, l'autonymie (Branca 2013) ou le stéréotype (Branca 2009), enfin les propositions de Sandra Nossik (2011, 2014) sur les récits de vie qui remettent au centre de l'analyse leur matérialité discursive. Au demeurant, ces travaux témoignent selon nous plus du fait que sociolinguistes ou historiens, entre autres, investissent dans la compréhension et la construction de leurs objets une démarche d'analyse de discours, que d'un intérêt croissant des analystes de discours pour des terrains jusque-là investis

par d'autres disciplines (sociologie, anthropologie, sociolinguistique) ou courants (interactionnisme, ethnométhodologie, par exemple).

Une deuxième difficulté méthodologique venait du fait que nous avons nous-même jusque-là essentiellement travaillé sur des matériaux et corpus écrits. Si les spécificités de l'oral nous sont peu familières, nous pensons néanmoins que notre bonne connaissance de l'écrit nous rend peut-être plus sensibles à certains phénomènes qui peuvent paraître anodins au spécialiste de l'oral.

1.2. Partir à la rencontre de l'autre dit « exclu » : les leçons du terrain

Recueillir la parole de personnes vivant dans la rue ou s'étant retrouvées un jour « à la rue » implique un travail conséquent de pré-enquête et d'enquête sur le terrain. De plus, à moins d'effectuer des entretiens directement « dans la rue » – ce qui à nos yeux pose un certain nombre de problèmes, à commencer par le fait que la demande d'entretien est dans ce cas amenée de manière abrupte, sans possibilité pour l'enquêté de réfléchir son acceptation ou son refus de faire un entretien – l'abord de personnes en grande précarité nécessite l'aide de plusieurs informateurs voire d'une médiation.

Nous avons débuté à l'hiver 2011 des pré-enquêtes au cœur de Paris dans le quartier des Halles qui était jusque-là très fréquenté par les personnes sans domicile ou vivant dans une grande précarité et que de nombreuses associations leur venant en aide avaient investi. Nous nous sommes d'abord tournés vers une première structure d'accueil située dans le quartier des Halles de Paris. L'un d'entre nous (Emilie Née), volontaire dans cette association, a pris conscience de la difficulté de recueillir la parole des usagers et s'est retrouvée dans une situation difficile au sein d'une structure qui craignait une réaction incontrôlable des usagers si un projet d'enquête était mis en œuvre. Nous avons alors pu constater que le chercheur peut être vu par une association et ses usagers avec la même méfiance que le journaliste : quelqu'un qui prend sans donner en retour et dont il est préférable de « canaliser » l'observation et le discours. Cette première prise de contact nous a révélé deux aspects de ce type de terrain que nous avons ensuite gardés à l'esprit : 1) la stigmatisation de ces personnes est un sujet sensible, 2) les personnes en situation de rue ont des trajectoires et des origines sociales si diverses qu'on ne peut les assimiler à un groupe social : « les SDF ». Bien avant nous, plusieurs sociologues ont montré que « SDF » était une catégorie administrative mais ne pouvait être érigée en

catégorie sociologique (Terrolle et Gaboriau 2003). Or poser le nom même de « SDF », c'est déjà réifier des vécus et leur associer avant même de les écouter des discours et des récits unifiés.

Grâce à cet échec, nous avons aussi pris conscience que nous nous étions pris au piège de cette catégorie non sociologique : nous étions en effet partis naïvement avec le souhait de recueillir la parole de personnes dites « SDF » en postulant l'existence d'un discours singulier, qui serait « différent » de personnes ne vivant pas une situation de rue. Circonscrire les paroles que nous allions recueillir au sein de cette catégorie non-sociologique c'était en fait reconduire une forme d'exclusion et de stigmatisation par l'absence de différenciation, de non prise en compte de l'autre dans sa singularité.

Notre travail d'enquête nous a mené ensuite jusqu'à la structure associative « *La boutique Solidarité* » de Gagny (Seine-Saint Denis) qui a accueilli favorablement notre projet. Il s'agit d'un accueil de jour qui a pour spécificité d'organiser pour les personnes accueillies des activités « renarcissisantes », « conçus autour de la notion de revalorisation »¹. Des activités théâtrales y jouent ainsi une place importante (voir Dervin *et alii*, 2011). Après une présentation de notre projet de recherche auprès des usagers, nous avons mené sur une période de trois mois cinq entretiens de 1h à 2h au sein même de l'association. Nous avons toujours veillé à ce qu'il y ait un homme et une femme en tant qu'intervieweurs de façon à éviter les biais liés à la séduction éventuelle des enquêtés majoritairement masculins².

L'objectif étant de recueillir leur parole sincère et spontanée, nous n'avions que quelques questions pré-existantes portant sur le parcours de vie des participants, leur histoire familiale et leur arrivée à la *Boutique* ainsi que leur rapport à la société actuelle. Ces questions étaient volontairement ouvertes de façon à laisser aux personnes une liberté dans les sujets abordés et l'orientation même de l'entretien. Nous nous reconnaissons ainsi dans la posture d'enquêteur « écoutant » que défend Didier Demazière :

« L'expérience de toutes nos recherches auprès de populations réputées « à problèmes » va dans un sens opposé: faire confiance, expliciter clairement la demande, exposer les objectifs de l'enquête, écouter et respecter les points de vue exprimés, donne des résultats bien meilleurs que toutes les grilles qui ne

¹ Descriptif en ligne des publics visés par l'association : <http://www.hotelsocial93.fr/boutique-solidarite>.

² Les entretiens avec Maurice (51mn) et Philippe (46mn) ont été réalisés par Emilie et Fernando et les entretiens avec Ali, 1h22mn), Guillaume (29mn56 et 12mn59), Alexandre (47mn) ont été réalisés par Emilie et Frédéric. Chaque entretien a été anonymisé.

sont souvent que des questionnaires camouflés. » (1997 : 88)

1.3. Une écoute marquée par le poids des normes et des représentations

Ce terrain qui ne nous était pas familier a été l'occasion pour nous d'adopter une posture d'humilité consistant à changer de directions au gré de nos intuitions, de l'orientation que prenait l'entretien, de ce que les enquêtés acceptaient de nous dire. La méthode de recueil de données sur le terrain s'est donc peu à peu construite selon la *méthode du bricolage* de Lévi-Strauss (1962). C'est ce tâtonnement permanent dans la méthodologie qui nous a ensuite permis de faire un retour introspectif sur nos propres productions langagières, vecteurs de catégories et de représentations normées et ce à partir d'une imbrication mélangeant pensée voire discours misérabiliste et transposition de nos propres catégories « d'inclus » en direction des « exclus ».

Nous observons de manière générale une difficulté des enquêteurs que nous étions à interroger certains aspects de la vie des participants. Dans l'ensemble des entretiens, les enquêteurs tardent d'abord à interroger et nommer la situation de rue vécue par les enquêtés. Ainsi, cette situation n'est d'abord questionnée que par la mention – par l'entremise d'une expression déictique – de la Boutique Solidarité :

- (1) Emilie Enq. : Comment tu te retrouves **ici** [à la boutique] ? (Entretien F)
- (2) Emilie Enq. : ça fait longtemps que t'es **ici** en fait ? (Entretien E)

Les interrogations explicites de l'enquêteur sont retardées et passent souvent par l'emploi du terme générique *situation* :

- (3) Fernando Enq. : ouais ouais ouais euh c'est mais euh je sais pas *je me demande ça c'est* euh pourquoi est arrivée *cette cette situation-là pourquoi euh* ? (Entretien M)

Lorsque que le mot *rue* est nommé, il s'accompagne d'hésitations traduisant une gêne :

- (4) Frédéric Enq. : et t'en as déjà discuté avec eux du fait que tu sois à la rue *enfin qu'est-ce qu'ils en pensent qu'est-ce que...* (Entretien E)
- (5) Fernando Enq. : je trouve ça intéressant parce que euh le regard *quand quand* on est dans la rue *euh* il y a toujours un regard hein (Entretien F)

Lorsque l'enquêteur interroge de front la situation de l'enquêté, ses énoncés peuvent véhiculer des normes sociales sur ce que devrait être une vie « normale » ou des représentations sur la situation des personnes dans la rue, normes sociales et représentation auxquelles l'enquêté ne soumet pas forcément son récit ou du moins pas au moment où s'y attend l'enquêteur :

- (6) Frédéric Enq. : qu'est ce qui est *difficile* pour toi là dans la vie de tous les jours ? »

Guillaume : (*long silence*) euh avant que euh ?
Frédéric Enq. : non non enfin *par exemple dans une journée qu'est-ce qui est difficile ?*
Guillaume : euh *qu'est ce qui est difficile euh non quand il fait beau heu j'me promène* (Entretien G)

Dans l'exemple 6, la question de l'enquêteur (Frédéric) pose d'emblée que la situation de l'enquêté (Guillaume) est difficile. L'enquêté répond par un silence et une demande de reformulation, laissant l'enquêteur seul avec son évaluation, ne prenant pas en charge l'évaluation externe de sa propre situation, puis enchaîne sur une description de son quotidien qui ne fait pas intervenir d'évaluation négative. Le même type d'interaction se produit dans l'exemple suivant, où la question de l'enquêteur « et t'as jamais voulu fonder de famille, tu... ? » projette cette fois-ci sur le discours de l'enquêté une norme sociale ou une attente, que l'on pourrait reformuler ainsi : « avoir des amis, avoir (construit) une vie sociale et familiale » :

(7) Emilie Enq. : et euh quand t'as fait tous ces voyages, t'as pas mal voyagé en fait !
Guillaume : ben oui
Emilie Enq. : *t'avais des amis* ou tu étais toujours seul ?
Guillaume : toujours
Emilie Enq. : toujours un solitaire alors
Frédéric Enq. : et tu n'as jamais voulu fonder de famille, tu... ?
Guillaume : *comment ?*
Frédéric Enq. : et t'as jamais voulu fonder de famille, tu... ?
Guillaume : *signe « non » de la tête suivi d'un long silence.* (Entretien G)

On perçoit dans la progression des entretiens la difficulté et la retenue qu'éprouve l'enquêteur pour évoquer certaines pratiques sociales. Des figures de retardement apparaissent notamment lorsque l'enquêteur évoque *l'actualité politique*, qui lui paraît tout d'un coup bien secondaire et qui trahit une de ses représentations – « les SDF compte tenu de leur situation seraient coupés de l'actualité » :

(8) Emilie Enq. : et par rapport euh justement pour changer un peu de sujet revenir par rapport à est-ce que à l'actualité à la société euh + est-ce que *tout en étant en galère t'as t'éprouvé le besoin de suivre ou tu suis d'ailleurs ou t'arrives à suivre c'qui s'passe enfin l'actua- ce qu'on appelle l'actualité euh politique ou de société ?*
Philippe : ben *ouais*

Aussi l'imaginaire des enquêteurs se trouve-t-il souvent malmené voire contredit par les faits dans le discours des participants comme dans ces deux exemples :

(7) Alexandre : bon avec *toute humilité* j'ai j'étais cadre en fait
Emilie Enq. : *ah oui d'accord !*

(8) Maurice : ben depuis quatre ans j'y vais [à la Boutique] j'y viens souvent *puisque je fais du bénévolat alors euh*
 Emilie Enq: ah oui d'accord + ça je savais pas
 Maurice : j'suis au linge je fais tous les + bah trois fois par semaine j'fais du bénévolat +
 Emilie Enq: d'accord
 Maurice : ou cinq fois ça dépend +
 Emilie Enq: c'est à dire tu euh
 Maurice : parce
 Emilie Enq: euh
 Maurice : que comme là c'est la période de j'vais au resto du coeur j'vais chercher d'la bouffe donc le lundi et le jeudi matin je suis pas là +
 Emilie Enq. : *d'accord c'est toi qui ramène la nourriture*
 Maurice : *pour moi ++*
 Emilie Enq. : *d'accord +[rires]*

2. Dire l'expérience de la précarité

Comment les enquêtés répondent-ils à la demande de récit de l'enquêteur lorsque celle-ci est explicitement formulée ? Une première série de phénomènes qui se situent au niveau interactionnel et énonciatif traduisent selon nous une difficulté, une résistance ou une impossibilité des enquêtés à (se) énoncer à un autre qui se présente comme « inclus » ce qui leur arrive ou leur est arrivé, signalant presque la présence d'un indicible (2.1, 2.2). L'usage particulier des pronoms personnels, et en particulier du pronom de 1^{ère} personne, en cotexte voire en concurrence fréquente avec des termes indéfinis ou collectifs (pronom et noms) témoigne lui d'une difficile inscription du sujet et de l'autre dans son discours, et semble indiquer la perte d'un lien social et d'une identité (2.3).

2.1. Des récits silencieux, écourtés

Ce qui frappe d'abord à l'écoute puis à la lecture des entretiens, ce sont les pauses nombreuses et les silences (pause supérieure à 2 secondes), les absences de réponses ou les réponses lacunaires, les ellipses qui viennent construire l'interaction et qui interviennent lorsque certains aspects de la situation des participants sont abordés. En particulier, dans trois des cinq entretiens, on remarque des réponses « à côté », des réponses elliptiques ou inaudibles, voire l'apparition de silences dès lors que l'enquêteur interroge frontalement les raisons de la situation vécue par les participants :

(8) Frédéric Enq. : comment tu te retrouves ici [à la boutique] ?
 Guillaume : ben avec l'équipe éducative, j'm'entends très bien, on rigole ++ voilà
 Emilie Enq. : mais par rapport à, comment mais qu'est ce qui t'es arrivé pour que te t'retrouves finalement à la rue ?

Guillaume : *bon j'étais à la rue*, euh j'ai parlé toute à l'heure avec avec vous que j'ai connu un ami qui buvait beaucoup d'alcool (Entretien G.)

(9) Fernando Enq. : mais Philippe je je je veux poser une question mais tu tu peux me dire ou pas euh je s- mais co- euh + quand pourquoi tu as pu euh ça est arrivé avec toi pour + tu euh par exemple pour tu ? + qu'est-ce qui est arrivé de ? + pourquoi perdre le fil hein ?

Philippe : +++ [*silence 5 secondes*] ouais c'est qu- c'est compliqué parce qu'il y a plein de choses qui sont intervenues quoi le fait de de remonter la pente comme ça ça peut mettre du temps +

Dans l'exemple 8, Guillaume oppose d'abord une réponse « à côté » puis une réponse tautologique (« bon j'étais à la rue ») aux deux questions des enquêteurs, tandis que dans l'exemple 9, la réponse de Philippe est précédée d'un silence.

L'exemple 9 est extrait cette fois-ci de l'entretien avec Maurice. Ce dernier y évoque de manière très elliptique la raison pour laquelle il se retrouve à la rue (« y avait eu l'alcool ») et privilégiera dans la suite de l'entretien le récit de différents moments de sa vie (depuis l'enfance jusqu'à aujourd'hui) qui vont livrer une image positive de lui :

(9) Fernando Enq. : je sais pas je me demande ça c'est euh pourquoi est arrivée cette cette situation-là pourquoi euh ? pourquoi ce [soupir de Maurice] tu sais tu sais pas ? [-soupir de Maurice]

Maurice: ++ *bah euh après moi j'ai déconné y avait eu d'alcool euh*

Enquêteur 2 : ah ouais

Maurice: ouais + *pas s'en cacher euh*

Fernando Enq. : 1 oui

Maurice : #2 xx #

Fernando Enq. : oui oui oui [mm (Maurice)] ++ j'ai eu ça

Les réponses de Maurice à ce moment de l'entretien se raccourcissent, se chevauchent avec les acquiescements de l'enquêteur Fernando pour céder la place au murmure.

2.2. Une construction elliptique récurrente

Certains marqueurs oraux sont très présents dans le corpus (figure 1). Parmi eux, la forme *voilà*, qui est la forme signifiante la plus présente après les formes exprimant l'accord, l'acquiescement (ouais, oui) et la réflexion (euh, ah) et dont on remarque un emploi fréquent chez les participants (164 occurrences au total, dont 81 occurrences pour Philippe, 36 occurrences pour Guillaume et 35 occurrences pour Alexandre) quand elle est peu utilisée par les enquêteurs (11 occurrences au total).

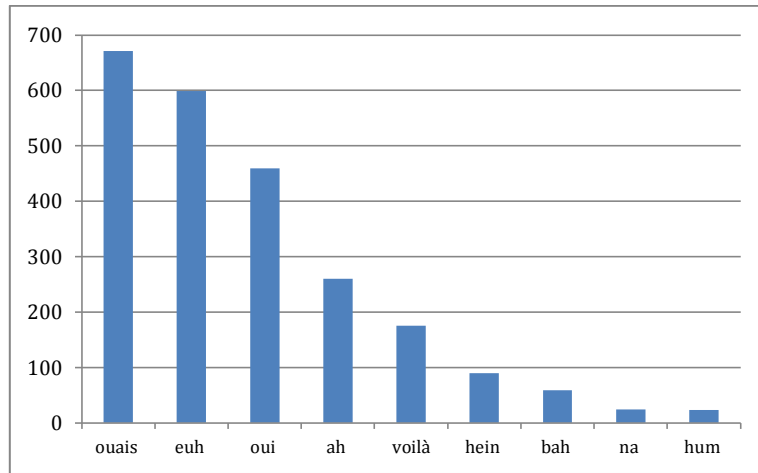


Figure 1: Répartition des marqueurs oraux

Des constructions syntactico-sémantiques habituelles de *voilà* sont fréquentes dans le corpus. Dans les exemples suivants, *voilà* entre dans la composition de locutions (*puis voilà* (15), *voilà quoi* (22), *voilà c'est...* (16)) entraînant des configurations de sens qui s'orientent tant vers la réaffirmation d'une énumération dont les conséquences semblent inévitables et évidentes pour le locuteur [*puis voilà ...*] que vers la réaffirmation de l'acquiescement [*ouais voilà quoi c'est pour ça que ...*].

(10) Ali : au Maroc ouais à Marrakech et puis après on est venu ici j'avais onze ans
puis voilà à la base au bas-âge que voilà j'étais à la rue je suis à la rue *puis voilà* je vis comme ça donc

(11) Emilie Enq. : t'as peur de faire des conneries avec les autres c'est ça euh
 Philippe : ouais *voilà quoi* c'est pour ça que j' préfère des fois rester soit solitaire ou avec d'autres

Dans de nombreux cas, *voilà* est utilisé seul (61 occurrences), il prend alors le rôle de ponctuant dans le récit.

(12) Guillaume : à Autun en entendant qu'il y ait une famille qui v'nait nous chercher ++ *voilà*

(13) Alexandre : j'ai dit tout de suite oui *voilà*

De ces constructions habituelles de la forme *voilà*, se distingue une série d'énoncés où cette forme favorise l'émergence d'un hors discours au travers de constructions elliptiques, lesquelles prennent un sens particulier dans le contexte de l'interaction. En situant davantage notre propos dans le champ du français oral, nous considérons que

voilà est un *marqueur discursif*³ jouant le rôle de marqueur d'évidences partagées. En ce sens,

« la forme *Voilà* n'intervient pas seulement dans la construction du discours mais apporte des éléments sur les opérations cognitives [résultant de l'interprétation] à conduire par les interactants dans l'activité discursive pour optimiser la communication » (Chanet 2004 : 83–106).

Cet usage agit par conséquent sur les représentations cognitives construites *dans et par* le discours entre celui qui émet et celui qui reçoit le discours. Ce marqueur discursif endosse dans les entretiens une valeur elliptique indiquant selon nous la pudeur, la retenue et en même temps la difficulté pour les participants de partager leur réalité ordinaire avec les enquêteurs.

Cette retenue est d'autant plus présente qu'elle porte sur le quotidien douloureux avec des histoires de vie difficiles :

(14) Emilie Enq. : ah oui d'accord + parce [mm-] qu'il y a des gens [-mm] de qui sont proche de toi qui savent pas qu't'es en galère
Philippe : *ouais voilà* +

(15) Guillaume : avec moi ça fait trois [Guillaume parle de sa place dans la fratrie] parce que normalement on était quatre
Frédéric Enq. : mais y en a un qui est mort
Guillaume : il y en a un qui est décédé à l'âge de 26 ans ++ bon parce que si lui il serait encore en vie j'aurais pu aller l'voir
Frédéric Enq. : bien sûr
Guillaume : mais là euh, ça ce serait passé mieux xxx mais bon il est décédé + j'ai pas pu euh + en plus de ça ses parents ils sont décédés parce qu'on était à la DASS en même temps tous les quatre *alors voilà* et après bon ben il m'a écrit il m'a téléphoné bon le troisième il me téléphone c'est un samedi ça va faire un an *voilà voilà voilà* ben j'dis « oui, allo oui euh comment va ? » euh tiens j'connais cette voix et c'est là, c'est assez euh ++

Dans l'exemple suivant, la dureté de la vie (travail de manutention) et l'âge du locuteur (plus de 50 ans) sont renforcés par ce marqueur qui renvoie à l'enquêteur l'expression de l'évidence de fait :

(16) Alexandre : euh précisément dans le genre électricité parce que j'ai fait aussi une formation pour être qualifié quand je suis arrivé il fallait tout de suite trouver du travail quel qu'il soit après dans le bâtiment j'aurais j'ai appris ça mais pas en tant qu'ouvrier +++ j'ai été à l'AFPA à Tours où j'ai fait huit mois électricien +++ et j'ai eu le CAP et donc voilà je préfère encore reprendre ce que j'ai appris que
Emilie Enq. : oui qu'apprendre ?

³ Les termes pour désigner ces types de mots sont nombreux : « mots du discours » (Ducrot *et al.*, 1980), « connecteurs » (pragmatiques et/ou argumentatifs) (Roulet *et al.*, 1985, et bien d'autres), « organisateurs textuels » (que Adam, 1990 oppose aux connecteurs), « opérateurs » (généralement opposés aux connecteurs : Anscombe & Ducrot, 1983, et aussi, dans un autre sens, Rossari, 1989), « petits mots de l'oral » (Bruxelles & Traverso, 2001), etc.

Alexandre : tâtonner dans le + dans la manutention ? ben je vous rappelle que j'ai déjà cinquante ans passés donc la manut' tout ça *c'est + voilà*

Mais de nombreux exemples contenant ce marqueur ne peuvent s'analyser sans mobiliser une approche psychanalytique du langage en considérant que les locuteurs inscrivent ici toute leur force singulière et subjective dans leur énoncé. Lorsqu'ils utilisent *voilà*, les participants utilisent certes une marque de subjectivité qui est celle d'un locuteur « en galère » dans un monde normé, mais mobilisent également une sorte de *sur moi* pré-construit (*magique*) fonctionnant comme une formule indiscutable, non prévisible qui relie *discours* et *espace social* avec une valeur proche de l'argument d'autorité.

(17) Alexandre : les choses ont fait que *voilà* j'connais cette situation

(18) Alexandre : j'ai fait huit mois électricien +++ et j'ai eu le CAP et donc *voilà* je préfère encore reprendre ce que j'ai appris que

(19) Guillaume : ben avec l'équipe éducative j'm entends très bien on rigole ++ *voilà*

(20) Guillaume : je sais pas qu'est-ce qu'il faisait là-dedans mais bon *voilà* maintenant il est en retraite de toute façon il était toujours bien entouré

(21) Ali : J'ai dû m'ouvrir les yeux quoi sur où je vis quoi où je suis parce que je savais pas où j'étais avant je buvais puis *voilà* je dormais là je dormais là puis *voilà* quoi puis j'ai arrêté de boire et c'est là que j'ai commencé à percuter que *voilà* quoi avec trois enfants, il faut (...)

2.3. Une difficile inscription de soi dans le discours.

Dans le discours des enquêtés, la pronominalisation à la première personne [je/j'] domine les autres marques de personne (figure 2), mais elle est concurrencée par la catégorie de l'indéfini : *on, les gens, tout le monde, ils, personne, des/les personnes* (figure 3).

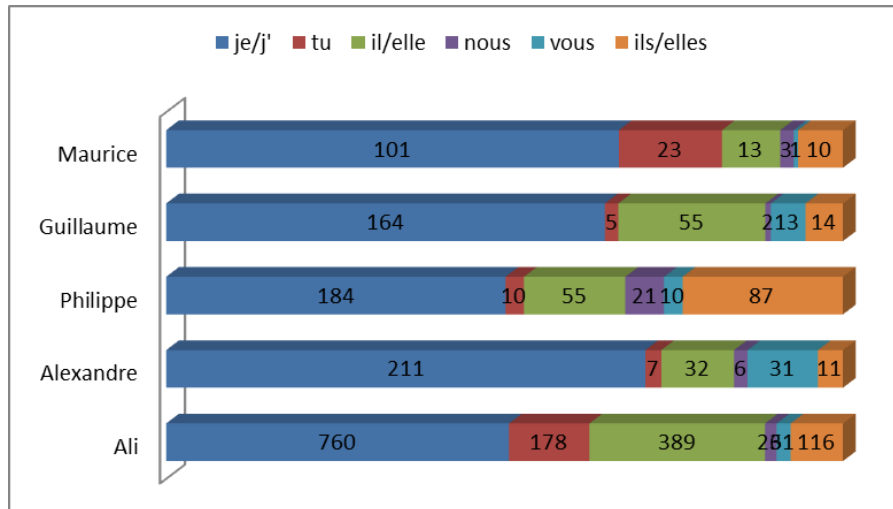


Figure 2: Distribution des pronoms personnels par locuteurs (enquêtés)

Une analyse plus qualitative indique que dans plusieurs moments des entretiens, le « je » s’efface en quelque sorte du discours des locuteurs, soit qu’il devienne inaudible, soit qu’il soit à peine prononcé (« j- ») ou encore qu’il laisse la place à la catégorie de l’indéfini et du massif (*on, tout le monde, y en a qui, ils, les gens...*).

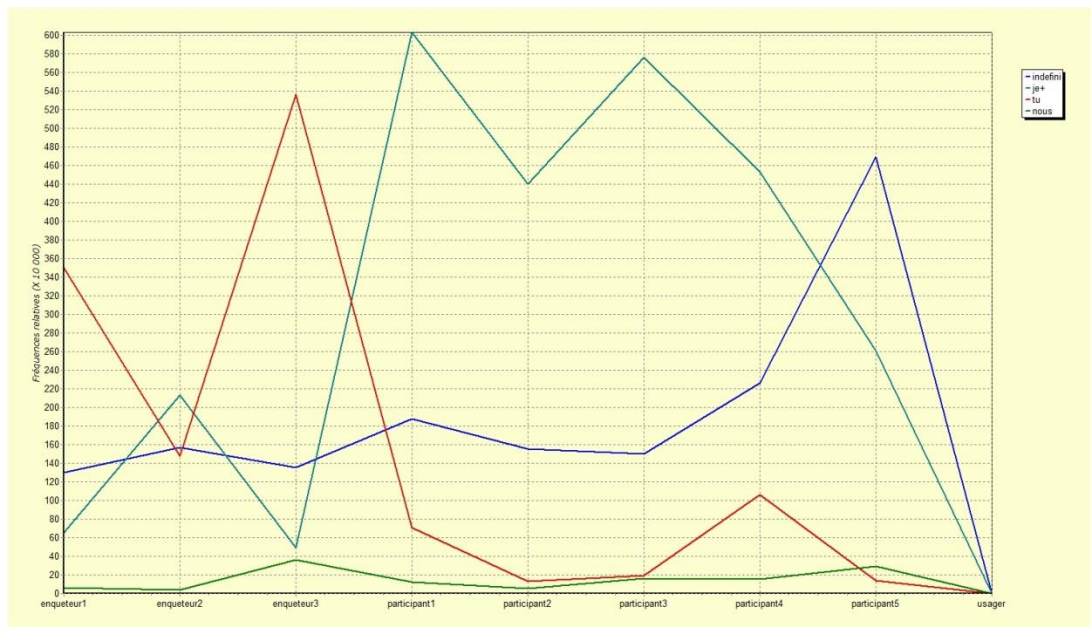


Figure 3 : J'/Je (vert) et catégorie de l’indéfini (bleu) dans les entretiens (distribution par locuteurs, freq. relatives)

Ce phénomène intervient d’une part lorsque le locuteur énonce la situation même de la rue et ses conséquences sur le plan moral :

(22) Alexandre : parce qu’en arrivant à la boutique *j- cassé* » (Entretien E.)

Frédéric Enq. : tu étais malade à ce moment-là ?

Alexandre : oui j'avais des béquilles et donc *tout perdu désaxé*

d'autre part ou lorsqu'il tente d'expliquer cette situation :

(24) Philippe : *j'avais un travail j'avais un appartement* et puis après euh des un petit un petit souci ça quand ça commence un petit souci oh c'est bon ben c'est rien *tout l'monde tout l'monde a des soucis même les gens qui travaillent ils en ont + puis y a y a eu un petit souci et après y en y en a eu un deuxième un troisième et le fait que tout ça ça s'accumule mais assez rapidement c'est c'est ce qui fait que + dans quelques mois euh quelques mois on peut on peut tout perdre quoi*

C'est un peu comme si les locuteurs éprouvaient des difficultés à « s'associer » à cette situation ou comme si la situation engendrait une perte identitaire. En effet, dans ces énoncés, le « je » se dissocie en quelque sorte des prédicats décrivant la situation de rue dans son versant négatif, l'état du locuteur dans cette situation ou encore des faits dont il est protagoniste. La séquence suivante nous paraît particulièrement intéressante à ce titre. Philippe se dédouble dans son récit, le « je » disparaît temporairement lorsqu'il s'agit d'énoncer la galère pour laisser place à la catégorie de l'indéfini (*quelqu'un*), pour réapparaître dans la quasi revendication d'une vie normale :

(25) Fernando Enq. : mais ta vie en dehors de la boutique euh qu'est-ce que tu fais quand euh ?

Philippe : oh ma vie en dehors de la boutique c'est comme si euh pour moi c'est comme *si j'étais pas quelqu'un qui était euh qui était en galère quoi +*

Fernando Enq. : oui ça c'est bien ouais ouais ouais ++

Philippe : (*j'suis*) [*inaudible*] *déjà en galère j'avais pas me remettre tous les jours tous les jours comme ça dans la tête + c'est comme si euh rien euh rien n'était fait quoi +*

Fernando Enq. : ah

Philippe : *pour moi j'ai une vie une vie normale + j'ai mes activités j'fais mes recherches de boulot euh ++ j'ai une vie tout à fait normale j'ai des loisirs j'm'amuse euh ++*

Fernando Enq. : oui oui oui bien sûr ++

Philippe : quand il faut être sérieux j'suis sérieux quand il s'agit de s'amuser j'm'amuse euh ++ *et puis euh j'vois les choses comme ça ++*

Fernando Enq. : ça c'est très xx

Philippe : j'essaye de pas mélanger les deux quoi *la la galère* et puis la ++ *ma vie* euh enfin j'veux dire *ma vie normale entre guillemets* quoi

Le *je* du locuteur se trouve aussi absorbé par les pronoms *nous/on* qui renvoient souvent à la communauté des *gens en galère* (figure 3).

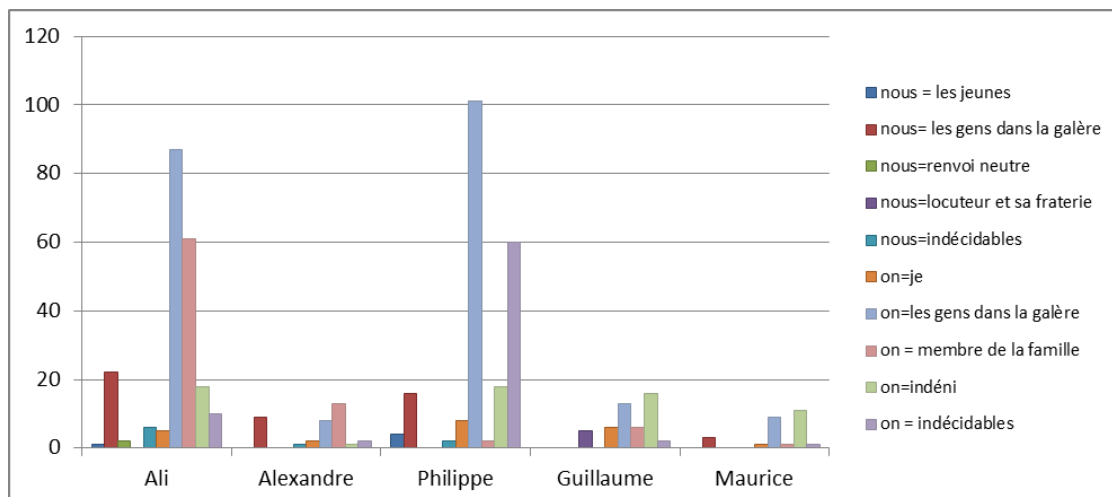


Figure 4: Référence et distribution de on et nous

Le récit à la première personne peut dès lors s'orienter vers l'énoncé doxique ou parémique, ce qui est sans doute aussi une jolie manière de refaire communauté dans et par le discours :

(26) Alexandre : euh *j'suis* pas maître du temps mais *je* compte encore monter les marches puisque *j'ai* trouvé un travail et puis *quitter le centre d'hébergement* ne serait-ce que pour avoir *son* autonomie ou *verrais* bien croiser une copine et pis *être entre quatre murs* sans témoins gênants c'est pas ça hein et donc *voilà être autonome sinon on fait du sur place voilà et qui n'avance pas recule dit-on*

Quelques éléments de conclusion

Cet article montre la difficulté à la fois d'appréhender un terrain dont les locuteurs véhiculent [et sont vecteurs] de(s) représentations et de faire se raconter des locuteurs dans l'épreuve à travers des moments de vie difficiles qu'ils acceptent ou qu'ils refusent. Le travail sur ce corpus d'entretiens montre que l'analyste de discours a tout intérêt à s'ouvrir vers des corpus moins *institués* (discours de presse, professionnel, institutionnel...) et plus *sensibles* repoussant ainsi la posture ordinaire de l'analyste de discours car ce type de corpus le met en danger, il doit nécessairement minorer la posture *du sachant, de l'interprétant* pour se glisser dans la posture d'humilité pour comprendre de manière réflexive son analyse de terrain.

Références bibliographiques

- Bakhtine, M. *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard, [1952] 1984.
- Branca, S. « Dieu est dans les détails. L'expression *entre guillemets* et ses usages ». Ouvrage collectif d'hommages, (à paraître).
- Branca-Rosoff, S., Fleury, S., Lefeuvre, F., Pires, M. *Discours sur la ville. Corpus de Français Parlé Parisien des années 2000 (CFPP2000)*. Paris : site CFPP2000 (<http://cfpp2000.univ-paris3.fr/CFPP2000-05062009.pdf>), 2009.
- Chanet, C. « Fréquence des marqueurs discursifs en français parlé : quelques problèmes de méthodologie ». *Recherches sur le français parlé*, 18, 2004. p. 83–106.
- Demazière D, & Cl. Dubar, Cl. (1997), *Analyser les entretiens biographiques – L'exemple des récits d'insertion*, Nathan, Essais et Recherche, Paris, 350 p.
- Dervin, Y., Thibault N., Chapus P.-V. « Je suis Ripley Bogle » *Faire du théâtre dans une Boutique solidarité*. Vie sociale et traitements, 2011/3 (n°111), p. 8-14.
- Guilhaumou J. « Un récit construit ensemble » in Mesini B et Pelen J.-N., Guilhaumou, J., *Résistance à l'exclusion, récit de soi et du monde*. Aix-en-Provence : Publications de l'université de Provence, 2004, p. 269-301.
- Lacan, J. *Les formations de l'inconscient – Séminaire V (1956-1958)*. Paris : Seuil, 1998.
- Langages* n° 184, *Les marqueurs du discours : approches contrastives*. 2011/4
- Mots* n°46. *Paroles d'« exclus »*. Mars 1996.
- Nossik, S. « Introduction: Le récit de soi entre conformisme et émancipation ». *Semen*, 37, 2014, p. 7-14.
- Nossik S. « Les récits de vie comme corpus sociolinguistique : une approche discursive et interactionnelle du témoignage ». *Corpus*, 10, 2011, 119-135
- Oger, C. et Ollivier-Yaniv, C. « Conjuguer analyse du discours institutionnel et sociologie compréhensive. Vers une anthropologie des discours institutionnels ». *Mots. Les langages du politique*, n° 71, mars, 2003, p. 125-145.
- Terrolle D, et Gaboriau P, (dir.). *Ethnologie des sans-logis. Étude d'une forme de domination sociale*. Paris : l'Harmattan, 2003.